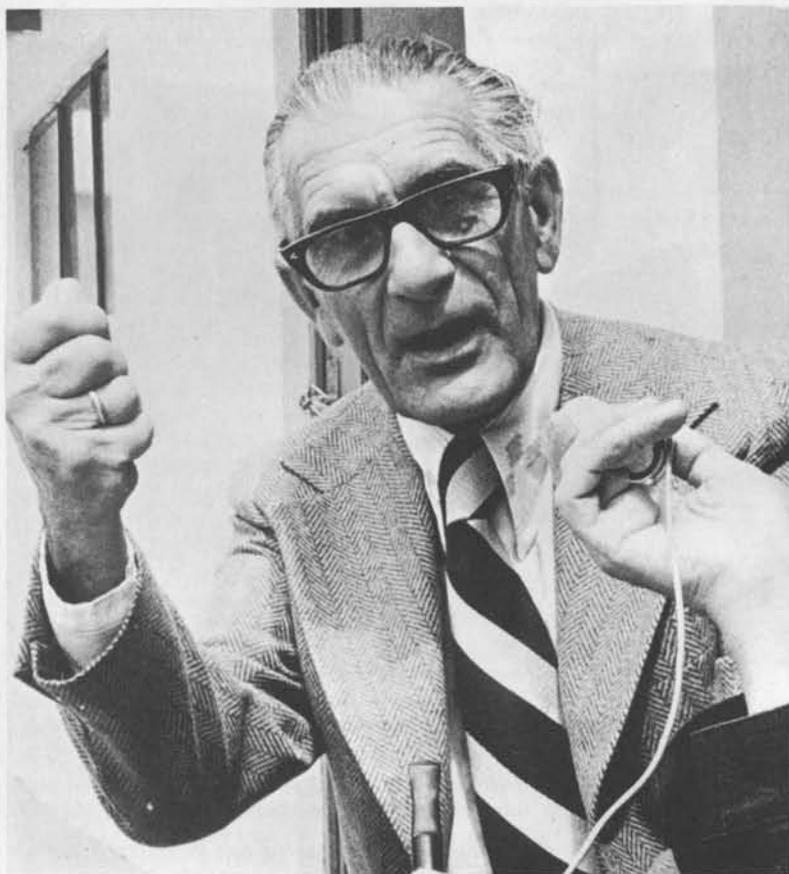


En visite chez



Amira
et Ramon COSTA-JOU

à l'Escola Activa
«Ermilo Abreu Gomez»
à Mexico

LES VOISINS D'ILlich

Un reportage
de Roger UEBERSCHLAG

Dans la banlieue sud de Mexico (onze millions d'habitants), deux écoles actives sont dirigées par les fondateurs du mouvement Freinet de l'Espagne républicaine : José Tapia (79 ans, l'âge qu'aurait Freinet actuellement) et Ramon Costa-Jou, son cadet, qui, comme lui, connut Freinet en 1934 à Montpellier et Barcelone. Elise évoque cette époque dans son dernier ouvrage (*L'École Freinet, réserve d'enfants*). Ces deux écoles font partie d'un «C.L.E.N.» (Comité de liaison des écoles nouvelles) mexicain qui groupe une dizaine d'écoles privées, l'enseignement public actuel interdisant pratiquement toute expérience pédagogique faute d'équipements et en raison d'effectifs pléthoriques. Après la guerre d'Espagne, le maquis en France, l'exil au Mexique et pour Ramon, l'activité pédagogique révolutionnaire à Cuba, ces deux camarades méritaient une retraite durement conquis. Ils ont choisi de lutter jusqu'au bout, dans leur école et dans les mouvements pédagogiques. Car à l'école, ils y croient et Illich, leur voisin (Cuernavaca est à 70 km) ne les en fera pas démordre.

RAMON. — Notre situation ici est très particulière. Le «mouvement des écoles actives» ne compte qu'une dizaine d'écoles privées mais a rassemblé à son dernier congrès, en 1974, plus de mille enseignants. C'est dire que pour l'enseignement public et pour les autorités, notre revue qui tire à deux mille exemplaires et notre mouvement, servent de référence à tous les essais de modernisation de l'enseignement. A ce congrès, il n'y a pas eu que des enseignants de Mexico mais de tous les états de la république (le Mexique est une fédération).

ROGER. — *N'est-il pas illusoire d'espérer que l'enseignement public mexicain avec ses effectifs pléthoriques, ses programmes encyclopédiques et ses examens traditionnels, puisse appliquer des méthodes actives ?*

RAMON. — Dans l'enseignement public, c'est vrai, il y a des classes de 50, 60, 70 élèves. Cette situation est acceptée avec résignation et notre première initiative a été — comme pour Freinet — de demander une baisse des effectifs : 30 élèves par classe. Cela ne se fera pas du jour au lendemain mais dans nos écoles actives nous apportons la preuve que cette baisse des effectifs a une répercussion énorme sur le rendement scolaire. D'autre part, ce que nous appelons ici la «réforme scolaire» s'inspire dans tous ses textes de ce que nous faisons dans nos écoles et, à nos yeux, ce n'est pas un mince succès que d'être

parvenus ainsi, par notre mouvement, à modifier les principes sur lesquels doit reposer l'éducation. Une fois ces principes admis, il est plus aisé de demander les conditions pour en assurer l'application.

ROGER. — *Sans doute, il est important de faire reconnaître des principes. Mais ne sommes-nous pas un peu dupés par cette facilité des officiels à se rallier à des principes généreux ? Car dans beaucoup de pays, y compris la France, on assiste à une débauche de littérature pédagogique lénifiante, proposant des objectifs louables sans aucun espoir de les atteindre car les conditions matérielles, budgétaires ne les accompagnent pas. Ne court-on pas le risque, au Mexique, de décourager rapidement les enseignants par des exhortations à moderniser l'enseignement qui ne sont accompagnées d'aucune assistance pratique ?*

RAMON. — La baisse des effectifs, c'est naturellement un des objectifs des syndicats d'enseignants du Mexique. Mais ce n'est pas encore l'objectif prioritaire. Ce que nous devons assurer d'abord, c'est la scolarisation de tous les enfants, l'accueil de tous. C'est un problème social lié à la transformation radicale de la structure économique du pays (suppression du travail des enfants). Le budget de l'éducation est le tiers du budget de la



La petite école de Ramon.

nation. Il est encore insuffisant. Il y a pénurie de professeurs, mais aussi manque de qualification. L'enseignement n'attire guère. Nous sommes dans un pays capitaliste et la motivation profonde, dans toutes les couches sociales, est «ramasser de l'argent». Beaucoup de jeunes font des études pour être instituteur ou professeur. Dès qu'ils ont leur diplôme, ils constatent qu'ils seront mieux payés dans d'autres secteurs économiques et ils abandonnent l'enseignement. En fin de compte, l'enseignement élémentaire recrute des «seconds salaires», c'est-à-dire un personnel féminin à 80 %. Dans ma propre école, j'ai essayé de respecter le principe de la mixité du personnel et nous avons commencé avec 50 % d'instituteurs et 50 % d'institutrices mais, lors du départ des premières, nous n'avons jamais réussi à les remplacer par du personnel masculin.

L'éducation nouvelle au Mexique

ROGER. — *On peut constater, dans les librairies de Mexico, que la plupart des pédagogues européens ont été traduits en Espagnol, au Mexique. Mais il y a sans doute aussi des Mexicains qui sont à l'origine d'innovations et de recherches ?*

RAMON. — C'est exact. L'influence européenne s'est manifestée dans les projets mexicains d'éducation : au départ Auguste Comte a inspiré la loi de l'instruction publique de 1867 par l'intermédiaire de son disciple mexicain Gabino Barreda (1820-1881). Dans l'Etat de Veracruz, un Suisse, Enrique Rebsamen (1857-1904) a propagé l'idée que l'enfant devait être l'artisan de son éducation. Enfin les idées de Froebel et de Pestalozzi ont été introduites par Enrique Laubscher (1837-1900) et ont donné naissance aux «Jardines de la Infancia» au Mexique.

La révolution mexicaine a produit ses propres pédagogues : ainsi Rafael-Ramirez Castenada (1885-1959) qui a donné corps à un enseignement rural s'inspirant de méthodes actives, le docteur Salazar Viniegra (1899-1957) disciple de Rousseau et de Tago, fondateur de nos centres psychopédagogiques d'orientation, et enfin Patricio Redondo, créateur de l'école expérimentale Freinet de San Andrés Tuxtla dans l'Etat de Veracruz.

ROGER. — *Ces camarades mexicains ont-ils réussi à définir ce que pourrait être une éducation socialiste ?*

RAMON. — Je me méfie des étiquettes. Il n'est pas indispensable de parler «d'éducation socialiste». Je pense qu'il faut faire admettre que l'éducation c'est le développement de l'être humain. Si nous travaillons à une éducation scientifique, objective, rationnelle, cela inclut une formation scientifique, objective, rationnelle, cela inclut une formation socialiste. Parler d'éducation socialiste n'est pas plus pertinent que de parler d'éducation sexuelle. Il ne faut pas «donner» une éducation socialiste ou sexuelle mais apporter les informations scientifiques nécessaires à l'une comme à l'autre. Pendant la révolution mexicaine, on a parlé d'éducation socialiste, abondamment, à l'époque de Cardenas, pendant les années de 1925 à 1936. Mais c'était un mot, une flambée de fièvre, comme chez vous en 1968, suivie d'une réaction née de la frayeur. Pourquoi provoquer la répression ? Nous ne parlons plus d'éducation socialiste mais rien ne nous interdit de discuter de l'éducation en Union Soviétique, à Cuba, d'apporter des informations précises et non des slogans. Beaucoup d'instituteurs ont été victimes de leurs prises de position utopiques et romantiques.

Il y a deux ans, M. Mialaret a donné des conférences pendant cinq jours à plus de deux mille instituteurs pour expliquer que la pédagogie de notre temps devait être rationnelle, scientifique. Le Mexique est donc largement ouvert aux courants progressistes mais nous évitons le lyrisme. L'éducation n'est pas socialiste ou capitaliste, elle est éducation, tout simplement.

ROGER. — *Pourtant le milieu, socialiste ou capitaliste, produit un certain type d'éducation, que nous en soyons conscients ou non. Ainsi, une société qui favorise l'organisation coopérative de la production ne sera-t-elle pas amené à privilégier une conception coopérative du fonctionnement des écoles ?*

RAMON. — Nous avons essayé de fonder des coopératives mais le système capitaliste les a étouffées. Les groupes de production qui portent ce nom sont, soit sans signification économiques, sans vie démocratique réelle, soit des sociétés de type capitaliste habituel. Une coopérative de l'enseignement comme la C.E.L. n'a pas de raison d'être car il est facile ici de faire imprimer et éditer ce qu'on veut : il y a ainsi sur le marché de la littérature soviétique, anarchiste etc.

ROGER. — *Et le mouvement syndical ?*

RAMON. — Il y a un important syndicat des instituteurs, mais il est dominé par la bureaucratie syndicale proche du gouvernement tout en comprenant une fraction non négligeable d'enseignants progressistes. Tout ceci n'empêche pas que dans l'ensemble, nous vivions une situation assez normale : on peut parler, discuter, exprimer son point de vue publiquement, sans crainte de représailles. Ainsi, bien que mes idées soient connues de tous, j'ai été admis comme membre d'un conseil national scientifique pour les problèmes de l'enseignement et j'y exprime très librement mes critiques et mes opinions.

ROGER. — *Est-ce que le mouvement des écoles actives a quelques objectifs prioritaires qu'il essaye de faire admettre et réaliser ?*

RAMON. — Oui, aujourd'hui c'est la formation des maîtres. C'est notre problème fondamental. Notre mouvement des écoles actives donne des séries de conférences, organise un congrès annuel. Parfois, le samedi, je rends visite aux écoles normales pour discuter avec les professeurs et les étudiants. Grand succès, applaudissements, désirs d'identification... Et après ? Que se passe-t-il dans la pratique ? Souvent peu de choses car l'éducation active demande un investissement important que beaucoup ne peuvent ou ne veulent accorder, quel que soit leur enthousiasme ou leur admiration. Nous nous heurtons à ce mur. Comment essayons-nous de nous en tirer ?

Nous parlons de moins en moins d'école nouvelle, de méthodes actives. Cette littérature commence à se défraîchir. Nous voulons que l'école véhicule la vie, qu'elle soit une organisation du travail. L'école doit être chaque jour de moins en moins une école. **Elle doit être l'endroit où l'enfant vit quelques heures de sa journée avec une situation émotionnelle particulière :** sécurité, confiance, développement. Il doit y trouver des éléments qui vont lui permettre de «réaliser une vie».

Que faisons-nous par exemple dans cette école ? Trois ou quatre fois par mois, nous explorons les environs pour permettre aux enfants une «lecture» de la réalité qui les entoure : nous avons visité des usines de textile, de jouets, d'aviation.

ROGER. — *Et les usines vous accueillent facilement ?*

RAMON. — Les parents nous aident beaucoup à faire connaître aux enfants leurs lieux de travail. Il y a une collaboration étroite avec les familles. Notre école est autant une école des parents qu'une école des enfants. Nous en faisons d'ailleurs la condition d'admission des enfants car nous partons du principe que les premiers éducateurs sont toujours les parents. Si l'école ne les attire pas, comment pouvons-nous espérer réussir pleinement avec les enfants ? Pour nous, l'éducation des enfants dépend en premier lieu de la famille, en deuxième lieu de l'école et en troisième de la société. Nous pouvons, à défaut de réformer la société, agir sur les parents. La société, c'est autre chose. Ainsi, un producteur de télévision m'a demandé dernièrement de lui proposer un cycle d'émissions sur une éducation progressiste. Je lui ai demandé que quel budget il disposait. Il m'a répondu qu'il n'y avait aucune limite sur ce plan car de nombreuses maisons commerciales étaient disposées à le financer publicitairement.

Le pouvoir est au bout de l'antenne

J'avais mon idée là-dessus car j'estime que la télévision est un moyen d'information et de formation extraordinaire. Ou plus exactement ce pourrait être un moyen car, actuellement, elle part du principe que l'auditeur ne saurait avoir qu'un rôle passif.

J'ai donc construit un programme d'émissions avec des discussions dans les quartiers, dans les écoles, avec une dynamique de la communication qui ne faisait plus des émissions, des «produits» mais des provocations. Bref, le sacrilège. Inutile de te dire que le producteur a été pris de panique. Il me trouvait diabolique, apprenti-sorcier, inconscient des forces que je risquais de libérer... Nous ne sommes pas encore mûrs pour une télévision active.

ILS ONT ASSASSINÉ ALLENDE

Moi j'ai senti tout de suite que c'était très injuste d'avoir tué ainsi Allende, sans jugement. N'avait-il pas essayé de trouver pour le Chili une voie meilleure ? N'avait-il pas consacré toutes ses peines pour donner vie à un gouvernement socialiste ? Et le voici, assassiné lâchement et moi, avec ma grande peine.

Marta Beatriz Zertruche
10 ans

ON A MITRAILLÉ LE TLATTELOLCA

La justice est-ce cela ? Des étudiants se sont réunis dans un meeting pacifique pour exprimer le désir de liberté qui est en chaque homme. Tout à coup deux fusées vertes sont parties d'un hélicoptère survolant la place. Dans quel but ? Ce fut la surprise et l'indignation générale.

Alors des robots et des poupées mécaniques surgirent de toutes parts. Pour châtier quel crime ? Est-ce un crime que de demander la libération de prisonniers ? Le gouvernement croit-il vraiment que ces jeunes gens méritent la fusillade ? Bon laissons cela, sinon pam pam pam...

Les soldats ressemblaient aux figurines de plomb de mon frère. Quand ils ont commencé à tirer, on croyait qu'il tiraient à blanc. Quand la foule a compris que c'était pour de vrai et que la cible c'était eux, des garçons, des filles, des ménagères, des vieillards et même des chiens coururent se réfugier mais ils n'y réussirent pas tous. Ce fut un spectacle sanglant que je n'oublierai pas de ma vie. Les soldats disparurent sans remords. Mais moi je demande : où est la justice ?

Gabriella Vasquez
10 ans



«Mais moi, je me demande où est la justice» (Gabrielle, 10 ans).



Depuis des millénaires...



... L'éducation est une création quotidienne en liaison avec le milieu.

Qu'est-ce qui faisait peur dans mon projet ? Tout simplement l'idée naïve de faire participer les téléspectateurs à la préparation de l'émission en nous envoyant les critiques, les commentaires, les «textes libres» que leur inspiraient ou que leur suggéraient les émissions précédentes. Nous allions les enregistrer, au besoin, dans leurs écoles, dans leur quartier et mobiliser ainsi tout un pays sur des problèmes éducatifs. Le remue-ménage gigantesque, ce pouvoir d'informer cédé à un peuple, c'était une forme de démocratie directe explosive.

Comme par enchantement, les annonceurs publicitaires se récusèrent... et faute d'argent pas de télévision éducative populaire !

Pourtant ce n'étaient pas les concours qui nous manquaient : sociologues, psychologues, simples instituteurs avaient accepté avec enthousiasme. La Nationale Financière, les banques de commerce, quand elles ont appris que le peuple aurait droit à la parole et même les enfants du peuple, ont retiré leurs billes. Cela me rappelait les débuts de la révolution cubaine. A cette époque les milieux financiers soutenaient les idées des révolutionnaires contre Batista ; mais quand ils ont vu le triomphe de la révolution, ils ont pris peur et ont retiré leur appui car ils se sont rendu compte que la société allait changer réellement. En pédagogie, la situation est la même. Ceux qui sont généreux en paroles et en encouragements à l'égard des idées nouvelles, font marche arrière quand ils constatent que ces idées triomphent et menacent leurs privilèges. Je crois qu'ici au Mexique il se passe quelque chose : il y a une majorité qui souhaite une révolution... mais jusqu'à une certaine limite. Nous l'expérimentons d'ailleurs dans cette école : tous les parents sont désireux de voir leurs enfants se développer dans un climat de liberté mais, chez eux, à la maison ils sont facilement autoritaires et très directifs. Dans la vie politique, tous les discours officiels mettent en avant l'idéal révolutionnaire du pays, son aspect libéral, son désir de progrès, d'entente internationale (visite à de nombreux chefs de gouvernement). Mais il y a une distance entre la théorie et la pratique et dans la pratique il faut considérer les possibilités.

L'échec de Freinet à Cuba

Roger. — Tu fais allusion à Cuba où tu t'es occupé pendant sept ans de former des maîtres. Or il semble que ce pays qui avait accueilli avec chaleur les idées de Freinet, exposées et illustrées par Almendros, soit devenu réticent ensuite à cette pédagogie...

RAMON. — L'explication de cet abandon est assez facile. La pédagogie Freinet exige des artisans, sinon des artistes. Des artisans, cela veut dire des camarades ne mesurant ni leur temps, ni leur peine, comme tous les créateurs, profondément attachés à un travail d'élaboration. L'imprimerie à l'école prend beaucoup de temps, il faut attendre assez longtemps pour en avoir les résultats. Nous avons ici, au Mexique, l'exemple de Patricio Redondo qui a porté à sa perfection l'impression et la diffusion du journal scolaire imprimé. Mais Patricio Redondo était un véritable apôtre. Il a dédié à son travail toute sa vie, à raison de près de vingt heures par jour. Naturellement il obtenait de magnifiques journaux et albums en couleurs. Ce n'est pas généralisable.

A Cuba, on s'est trouvé devant une tâche énorme : transformer massivement et rapidement la mentalité des éducateurs et des enfants. La formation de ces maîtres se faisait par des séances intenses de discussion. Il fallait aborder les grands problèmes de l'éducation, utiliser au mieux une documentation nouvelle rédigée dans la fièvre. La pédagogie Freinet semblait un peu en marge, exigeant trop de qualités et de dévouement d'un personnel à peine formé. Ce n'est pas parce qu'une idée pédagogique rencontre un certain succès parmi une élite d'enseignants qu'elle est propre à inspirer «une pédagogie de masse». La pédagogie Freinet malgré sa simplicité, son bon sens n'est pas une pédagogie de masse car en fin de compte la simplicité, le bon sens n'attirent pas les pédagogues ordinaires et l'aptitude à simplifier est rare. Par ailleurs, il y a en pédagogie des modes. Il y a quelques mois encore je ne pouvais pas organiser de débat pédagogique sans qu'on me brandisse sous le nez les «libres enfants de Summerhill» de Neill. Or qui peut espérer généraliser l'expérience de Neill ? Personne. Pourtant, il y a chez Neill des idées originales et des élans sincères.

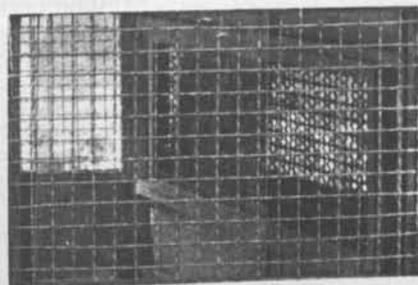
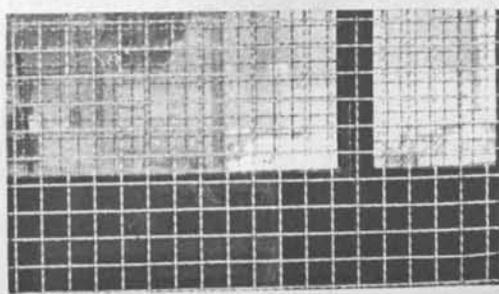
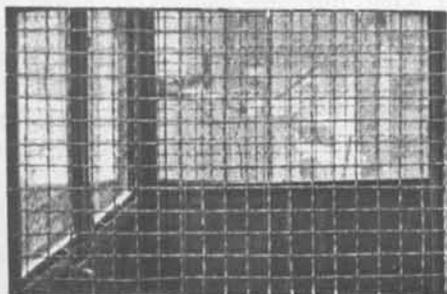
Je pense que l'instituteur doit connaître toutes les orientations de la pédagogie mais que **l'éducation est une création quotidienne en liaison avec le milieu.**

C'est vrai, nous pouvons faire encore aujourd'hui une école montessorienne et même si nous le faisons de façon dogmatique, sous prétexte de fidélité, nous réaliserons une tâche positive. Mais les stimulations de l'enfant de 1975 ne sont-elles pas différentes de celles de 1910 et en appliquant à la lettre les règles montessoriennes ne négligeons-nous pas des stimulations bien plus importantes que celles découvertes par la doctoresse Montessori au début de ce siècle ?

On voudrait aujourd'hui que l'école transforme la société. C'est une erreur et une illusion. Une erreur car c'est détourner l'institution scolaire de sa destination véritable et possible : **l'école appartient à l'enfant pendant une époque de sa vie. C'est pour lui un milieu dans lequel il peut se développer.** L'école est indispensable. La supprimer, comme le souhaite Illich, c'est menacer l'enfance.

Le problème de la transformation de la société, laissons-le aux hommes ayant une conscience politique formée. L'école doit rester un lieu où les enfants ont la possibilité de vivre leur vie d'enfant. Pas dans le passé, ni dans le futur : dans le présent.

LA PRENSA



Quand la presse se tait...

... Les murs prennent la parole.

